

frauduleusement la douceur dans le cosmos impitoyable, dans l'empire de la mort universelle.

Le Dieu masqué I Le Dieu masqué, pensée 22, Gallimard, 1985.

Conclusion

Dieu est un sujet difficile, en soi presque une gageure. Pourtant, de très nombreux écrivains, à toutes les époques, ont parlé de Dieu, en ont fait le sujet de leurs réflexions, de leur adhésion passionnée, ou au contraire de leurs dénégations ou de leurs refus. De grands écrivains, penseurs et philosophes tels que Pierre Teilhard de Chardin, Simone Weil, Emmanuel Mounier, ont été les pôles spirituels de leur époque. D'autres les ont relayés, à une période plus récente, apportant sous forme de témoignages personnels, une contribution toujours vivante à la question, et le succès d'une collection telle que *Ce que je crois*, semble être un gage pour l'avenir. Quelles que soient les fluctuations sociologiques du sentiment religieux, on peut être assuré qu'en cette matière où l'individuel prime le collectif, il ne manquera jamais de grands talents pour s'exprimer.

À lire sur la littérature engagée

ALBÉRÈS René-Marie, *La Révolte des écrivains d'aujourd'hui*.

CAILLOIS Roger, *Babel*, Gallimard, 1948.

CONTAT M., RYBALKA M., *Les Écrits de Sartre*, Gallimard, 1970.

GAGNEBIN Léon, *Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence*, 1968.

GOLDMANN Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Idées, Gallimard, 1964.
Le Dieu caché, TEL, Gallimard, 1959.

JEANSON Francis, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Seuil, 1966.

PASCALY J., *Sartre au miroir*, Klincksieck, 1980.

PICON Gaétan, *Panorama de la nouvelle littérature française*, NRF, 1960.

SIMON, *L'Homme en procès*, 1950.

SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Idées, Gallimard, 1948.

SOLLERS Philippe, *Paradis*, 1981.

La littérature engagée

Lecture du schéma graphique

▷ Parcours diachronique - La « littérature engagée » dans le passé

Antiquité grecque : *L'Illiade* d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.) : un engagement mitigé en faveur des « Achéens ».

Antiquité romaine : *L'Enéide* de Virgile (70-19 av. J.-C.). Un engagement total en faveur des Troyens.

Au Moyen Âge, à dater de *La Chanson de Roland* (XII^e siècle), les chansons de geste sont engagées en faveur de la cause royale et nationale. Par la suite, au début du XVII^e siècle, l'œuvre la plus marquante reste *Les Tragiques* (1616) d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630), poème totalement engagé en faveur des Protestants.

Au XIX^e siècle, l'œuvre en vers et en prose de Victor Hugo (1802-1885), exprime un engagement total envers les « grandes et généreuses idées ». Plus tard, Arthur Rimbaud (1854-1891) s'engage vigoureusement contre tous les conformismes moraux et sociaux.

Au XX^e siècle, le Surréalisme, entre 1920 et 1938 s'engage avec une égale vigueur, et parfois même physiquement, contre toutes les normes, quelles qu'elles soient.

▷ Espace littéraire - La littérature engagée de 1945 à 1965

Jean-Paul Sartre (1905-1980) : *Les Mouches* (1943) — *Les Chemins de la liberté* (1945-1949) — *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) — *Huis-Clos* (1944) — *La Putain respectueuse* (1946) — *Les Mains sales* (1948) — *Nekrassov* (1955) — *Les Séquestrés d'Altona* (1959). — Simone de Beauvoir (1908-1986) : *L'Invitée* (1943) — *Pyrrhus et Cinéas* (1944) — *Le Sang des autres* (1945) — *Le Deuxième sexe* (1949) — Albert Camus (1913-1960) : *L'Étranger* (1942) — *La Peste* (1947).

▷ Suite du parcours diachronique - La littérature engagée après l'existentialisme

Roland Barthes (1915-1980) : *Le Degré zéro de l'écriture* (1953) — Philippe Sollers (1936) et la revue *Tel Quel* (1960) — Jean Thibaudeau : *Ouverture* (1965-1966), *Imaginez la nuit* (1968), et certains Nouveaux romanciers (cf. p. 42).

Définition et caractères - Qu'est-ce que la littérature engagée ?

• Une formule heureuse et un gage de succès

L'expression *Littérature engagée* imaginée et « lancée » par Jean-Paul Sartre dans les années 1947, fit mouche et connut immédiatement un immense succès. On eut l'impression qu'une ère nouvelle commençait et que de larges horizons s'ouvraient devant cette découverte d'une mission essentielle de la littérature, une littérature qui, décidément, s'était scandaleusement ignorée et n'avait rien soupçonné de ses puissantes possibilités et de ses impérieuses obligations ! Ce bel enthousiasme est tombé, mais la formule qui l'avait soulevé n'est pas oubliée pour autant : elle est entrée dans le parler commun de l'appréciation littéraire, au point qu'il est habituel, même encore de nos jours, de

juger d'une œuvre écrite, parmi d'autres critères, sur l'engagement qu'éventuellement elle exprime ou représente.

- **Les différents sens de l'expression**

Au sens le plus ordinaire des mots, une littérature engagée est une littérature qui met toutes ses ressources et tous ses talents au service d'une cause en principe générale et collective, plutôt d'ordre politique, moral ou social, voire national : le contraire, en somme d'une littérature individuelle, personnelle et « gratuite ». Mais ceci peut s'entendre de bien des façons, dont il convient de préciser quelques-unes.

- **Le sens ordinaire**

Une littérature engagée est donc une littérature qui se propose d'exprimer — par tous moyens à sa disposition — son engagement en faveur d'une cause, ou à la rigueur d'un système de pensée ou d'une thèse. C'est par excellence une littérature partielle, parfois même polémique. Le meilleur exemple que l'on puisse citer en ce sens serait le grand poème *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, en 1616, où l'auteur exprime sans aucune réserve ses sentiments à l'égard de l'un comme de l'autre des partis en lutte lors des guerres de religion au XVI^e siècle. Il est certain que des œuvres de ce genre existent dans notre littérature et nous en citons quelques-unes.

- **Le sens « sartrien » : la théorie de l'engagement**

Tel n'est pas le sens donné par Jean-Paul Sartre à cette expression. Pour lui en effet, le concept de *littérature engagée* n'est qu'un cas particulier, annexe, d'une théorie générale de l'engagement, laquelle est une pièce maîtresse de l'existentialisme sartrien. Quelques mots de rappel sont ici nécessaires (cf. p. 27).

Étant donné que, dans la perspective sartrienne, l'homme est totalement libre et ne peut valablement se référer à rien ni à personne, que ce soient Dieu, morale, valeur ou système, cet homme est « condamné à être libre » et doit absolument se choisir une conduite sous sa seule et unique responsabilité. Ce choix inéluctable implique donc un engagement dans lequel le sujet s'investit tout entier. Mais ce choix absolu, cet acte décisif ne sont pas choses faciles. Aussi beaucoup d'hommes médiocres ou simplement ordinaires — n'est-ce pas la majorité ? — se réfugient dans des faux-semblants et des échappatoires, ce que Sartre stigmatise sous le nom de « mauvaise foi ».

- **Application à la littérature**

Ainsi donc, tout acte humain d'importance doit être volontairement et sciemment assumé. Or pour un écrivain, écrire est un acte important, sans doute plus important qu'un autre parce qu'il concerne un public, le public que sont les lecteurs, lesquels trouveront peut-être dans l'œuvre qu'on leur propose les éléments déterminants d'une conduite future. L'écrivain *doit* donc s'engager : c'est pour lui un devoir et une responsabilité qu'il ne peut esquiver. Cette obligation impérieuse lui est assignée de par la nature même de son état d'écrivain. Celui-ci, en fin de compte, est pris dans une double nécessité : l'homme doit s'engager en tant qu'écrivain et l'écrivain doit s'engager en tant qu'homme.

- **Nécessité et contenu de cet engagement**

La nécessité et le devoir de l'engagement étant ainsi posés, il est permis de demander à Sartre pour qui ou pour quoi s'engager. La réponse théorique serait : pour la cause qui honnêtement vous semble bonne et que vous pensez devoir choisir en un choix libre de toute influence et de toute pression. Mais ce n'est pas non plus ainsi que Sartre l'entend, car le concept d'engagement de l'écrivain procède chez lui d'une assez subtile démarche qu'il faut tenter de comprendre.

- **Spécificité de l'écrivain**

L'écrivain use d'un « matériau » pour exercer son art, et ce matériau, ce sont les mots, et des mots qui ont en eux-mêmes une signification précise. L'activité de l'écrivain, par conséquent, consiste à user sciemment et pertinemment des mots pour « dévoiler le monde et le proposer comme une

tâche à la liberté du lecteur » dit Sartre lui-même. Mais qui sont les lecteurs ? une élite cultivée ? Non pas, mais tous les hommes, auxquels il faut parler du monde qui est le leur, celui dans lequel, en immense majorité, ils vivent : « celui du travail, de la peine, de l'injustice et de l'exploitation » (Sartre, *Qu'est-ce que la littérature, Situation II*).

• **Le devoir de l'écrivain selon Sartre**

Ici, se pose un problème. L'écrivain est — en France du moins — un bourgeois : il est imprégné et façonné par les modes de pensée et d'être de sa classe et il est évidemment tenté d'écrire pour ses pareils, les lecteurs bourgeois. Mais cette tendance doit être combattue et rectifiée : l'écrivain *doit* oublier sa classe d'origine « pour que son œuvre atteigne à l'universel et s'adresse à l'ensemble des hommes ». Les écrivains sont par définition des humanistes, c'est un titre et un honneur que nul d'entre eux, assurément, ne récuserait. Donc l'écrivain ne doit pas borner son action au champ étroit d'une classe sociale, mais il *doit* embrasser l'humanité dans son ensemble. Voilà ce que Sartre entend par l'engagement — obligatoire — de l'écrivain.

Commentaire du schéma graphique

▷ Parcours diachronique. La « littérature engagée » dans le passé

Ce bref rappel n'a qu'une valeur rétrospective, vu que dans le passé, la notion même de littérature engagée n'existait pas. On ne peut donc parler de littérature engagée, pour les œuvres anciennes, qu'en un sens très élémentaire du mot, dans la mesure où ces œuvres ont célébré de grands événements nationaux, ou ont exprimé leur adhésion à certaines grandes causes.

C'est ainsi que, dans l'Antiquité grecque, on peut considérer *l'Illiade* d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.) comme une œuvre — relativement — engagée, parce qu'elle raconte sur le mode épique un épisode de la guerre et du siège de Troie (1400 av. J.-C.), avec une sympathie, d'ailleurs mitigée, pour les « Achéens », ancien nom des Grecs.

Dans l'Antiquité romaine, *l'Enéide* de Virgile (70-19 av. J.-C.) épouse beaucoup plus franchement le parti des Troyens — les assiégés finalement vaincus — parce que ceux-ci passaient, selon la légende, pour être les ancêtres des Romains.

Au Moyen Âge, depuis la *Chanson de Roland* (XII^e siècle), les chansons de geste sont ~~soit~~ ^{soit} étroitement engagées en faveur des rois, seigneurs et barons dont elles célèbrent à l'envi les exploits.

Au début du XVII^e siècle, Agrippa d'Aubigné (1552-1630) compose, avec *Les Tragiques* (1616), une des œuvres les plus engagées et les plus marquantes qui aient jamais été écrites, épopée à la fois guerrière et morale, vouée à la célébration et à la défense de la cause protestante.

Au XIX^e siècle, l'œuvre en vers et en prose de Victor Hugo (1802-1885), exprime un engagement constant envers les « grandes et généreuses idées ». Avec cette réserve que le jeune Hugo n'avait pas dans ses débuts les opinions politiques qui furent les siennes par la suite, car il fut d'abord monarchiste et religieux avant de s'ouvrir aux idées sociales. Dans cette dernière perspective, on peut considérer que *Les Misérables* (1862) sont une vaste épopée en prose inspirée par deux grands sentiments : l'indignation contre l'injustice, et la pitié sociale. Jamais œuvre ne fut moins gratuite...

Plus tard dans le siècle, Arthur Rimbaud (1854-1891) manifeste vigoureusement sa révolte par un engagement poétique total contre tous les conformismes moraux, religieux et sociaux. Nombre de poèmes qui, au demeurant, firent scandale, disent cette révolte « d'ange souffleté » (Paul Claudel) ; on peut citer *Le Forgeron*, *Le Mal*, *Paris se repeuple*, *Les Pauvres à l'Église...*

▷ Espace littéraire - La littérature engagée de 1945 à 1965

La littérature engagée a donc connu son inventeur et son théoricien parfaitement qualifié avec Jean-Paul Sartre (1905-1980). A-t-il lui-même mis en pratique ses propres théories, abondamment et

très habilement développées dans son ouvrage critique de grande diffusion : *Situations II*, ou *Qu'est-ce que la littérature* (1948) ?

• **L'œuvre de Sartre est-elle engagée ?**

La réponse sera nuancée. Si l'on se réfère à la production théâtrale de Sartre, au demeurant très diverse, on peut dire que ses pièces sont des pièces engagées dans la mesure où elles posent nettement et franchement — avec beaucoup de talent d'ailleurs — des problèmes politiques, sociaux, moraux et philosophiques, et leur apportent une réponse. Car il faut reconnaître à Sartre le grand mérite d'exprimer des conclusions nettes et de savoir clore une pièce sur des formules définitives : le « Comme ceci » d'Oreste dans *Les Mouches*, « L'enfer, c'est les autres » de *Huis-Clos*, le « Non récupérable » de Hugo dans *Les Mains sales*, « Il y a cette guerre à faire, et je la ferai » de Goetz dans *Le Diable et le Bon Dieu*. Il est moins sûr, en revanche, que ces pièces soient des modèles parfaits du type d'engagement que préconise Sartre dans ces traités didactiques que sont les *Situations*. Ses pièces sont d'excellents exemples de théâtre politique, social, moral et philosophique, et il est certain qu'à cet égard, l'auteur a très opportunément occupé un « créneau vacant » de la scène française trop uniquement vouée, peut-être, aux seuls sujets psychologiques. Mais dire que ces pièces « dévoilent le monde et le proposent comme tâche à la liberté du lecteur », ce serait beaucoup s'avancer ; quant à « atteindre à l'universel » et à « s'adresser à l'ensemble des hommes », il est permis de se montrer sceptique...

• **Un vrai roman engagé : *Les Chemins de la liberté* (1945-1949)**

Cette trilogie romanesque (déjà citée p. 29 au sujet de l'existentialisme), peut passer à bon droit pour une œuvre engagée selon le vœu de son auteur, parce qu'elle nous présente effectivement, non pas le monde, sans doute, mais un monde tel qu'il est, une société telle qu'elle est avec l'infinie complexité de ses contradictions et de ses aspirations et avec une gamme de personnages très crédibles représentant assez bien toutes les attitudes et toutes les conduites possibles devant la difficile conquête de leur liberté.

Sartre, nous le savons, n'a jamais eu qu'un seul vrai disciple : Simone de Beauvoir (1908-1986), disciple très convaincu qui n'eut aucune peine à professer des idées qu'il avait toujours partagées. Son roman *L'Invitée* (1943, déjà cité p. 30), est aussi un exemple très valable de littérature engagée qui nous présente à la fois le drame psychologique, philosophique et humain d'un personnage, Françoise, assumant sa liberté fût-ce au prix d'un crime, en même temps que le tableau d'un monde limité, il est vrai, à une certaine bohème étudiante, mais d'une indiscutable authenticité.

Dans *Le Sang des autres* (1945), qui est aussi un roman, le personnage d'Hélène, assez voisin de Françoise dans *L'Invitée*, cherche à assumer et à affermir sa liberté dans les circonstances dramatiques de la Résistance. La qualité de ces deux œuvres, bons exemples de littérature engagée, vient surtout de ce qu'elles offrent une image crédible et plausible du contexte social et humain dans lequel elles situent leur action.

Quant à Albert Camus (1913-1960), qui ne se voulait ni existentialiste, ni véritablement sartrien, peut-on dire que ses deux grandes œuvres, *L'Étranger* (1942) et *La Peste* (1947), relèvent de la littérature engagée ? En un certain sens oui, si l'on considère *L'Étranger*, à son plus haut niveau, comme la confrontation d'un être apathique et élémentaire (Meursault) avec les usages et les comportements à la fois simplistes et formalistes d'un milieu dans lequel il ne peut s'intégrer et qui finalement le rejette. Ce roman poserait donc le problème général de la condition humaine devant une certaine absurdité sociale. *La Peste* représenterait le drame de l'homme devant la mort collective. Dans un cas comme dans l'autre, ces deux œuvres ressortiraient plutôt au problème de la condition humaine que de l'engagement proprement dit.

▷ Suite du parcours diachronique - La littérature engagée après l'existentialisme

• Un changement de sens radical

Il faut admettre ce fait indiscutable : l'idée de « littérature engagée » telle que l'avait conçue et formulée Sartre, cette idée qui suscita un immense intérêt et une immense faveur, non seulement dans les milieux littéraires, mais auprès du public le moins averti, cette idée que l'on avait crue féconde et créatrice est morte : elle a fait long feu, puis a disparu définitivement avec Jean-Paul Sartre lui-même, en 1980. Il faut reconnaître qu'en dépit de cet extraordinaire succès, de nature et de portée quasi publicitaires, bien peu nombreux furent les adeptes et émules de Sartre à s'engager... dans la voie de l'engagement littéraire, au point qu'on serait fort en peine d'en citer un ! C'est que le concept de « littérature engagée » a totalement changé de sens avec « l'avènement » de Roland Barthes et de la « révolution barthésienne ».

• Roland Barthes (1915-1980) et la « révolution barthésienne »

Roland Barthes renouvelle de fond en comble la critique avec une série d'écrits puissamment originaux dont *Le Degré zéro de l'écriture* (1953) est sans doute le plus marquant (cf. la Nouvelle critique p. 69). Ce que l'on peut appeler la révolution barthésienne en matière de critique littéraire consiste d'abord en un transfert quasi total du fond à la forme. Pour Sartre, qui appartient à la pure tradition classique — et qui ne s'en est jamais défendu — le fond prime la forme, la pensée prime les mots. Les mots, quelle qu'en soit au demeurant l'importance — et Sartre en est fort conscient — ne sont jamais, en fin de compte, que des instruments d'expression au service de l'idée. C'est alors que Barthes opère une révolution « copernicienne » en faisant des mots non pas le moyen, mais *la substance* de la pensée.

• L'engagement par l'écriture

Selon Roland Barthes et d'autres qui l'ont suivi, dont Philippe Sollers (1936), il ne peut y avoir d'engagement de la littérature que dans et par l'écriture. Mais qu'est-ce donc que l'écriture ? Barthes, nous le savons (cf. p. 69), distingue trois « niveaux » dans l'acte d'écrire : la langue, qui est l'instrument commun de toute rédaction, le style, mode d'expression personnel et spécifique de l'auteur, et l'écriture, notion tout à fait nouvelle qu'il conviendrait de définir.

• Qu'est-ce donc que l'écriture ?

L'écriture n'est ni la langue ni le style, c'est « une réalité formelle indépendante qui attache l'écrivain à sa société » dit Barthes lui-même. En termes plus simples, l'écriture serait une certaine façon de s'exprimer, de choisir ses mots, ses phrases et ses tours par rapport à un contexte historique, politique et social donné, tout comme il existe un langage mondain, une langue de salon, qui n'est ni le langage professionnel, ni le langage familial. Peut-être pourrait-on risquer le mot de *registre*, que le dictionnaire définit comme : « tonalité propre, caractéristique d'une œuvre ou d'un discours ». Autre définition de Barthes : « (l'écriture) c'est le choix de l'aire sociale au sein de laquelle l'écrivain décide de situer la nature de son langage ». Soit.

• De l'écriture à l'engagement

C'est de l'écriture, ainsi définie, que peut naître l'engagement, au besoin social et politique. Déjà, Michel Leiris (1901-1990) écrivait dans la préface de *L'âge d'homme*, en 1946 : « Il s'agissait là moins de ce qu'il est convenu d'appeler littérature engagée que d'une littérature dans laquelle j'essaie d'engager tout entier ». Dix ans plus tard, en 1957, Alain Robbe-Grillet (1922) nous donnait une fort bonne définition de ce qu'il entendait par littérature engagée :

Au lieu d'être de nature politique, l'engagement c'est, pour l'écrivain, la pleine conscience des problèmes actuels de son propre langage, la conviction de leur extrême importance, la volonté de les résoudre de l'intérieur. C'est là, pour lui, la seule chance

de demeurer un artiste et, sans doute aussi, par voie de conséquence obscure et lointaine, de servir un jour peut-être à quelque chose — peut-être même à la révolution ?

cités l'un et l'autre dans *La Littérature en France depuis 1945*
par Autrand, Bersani, Lecarme et Vercier, Bordas 1970.

• **Écriture et révolution ? La revue *Tel Quel* (1960)**

La revue *Tel Quel*, fondée en 1960, a été le lieu d'expression de quelque jeunes écrivains d'alors, qui, à la suite de Roland Barthes et dans la ligne de ses idées, ont pensé que l'écriture pouvait être la composante d'une force révolutionnaire. C'est ainsi que Philippe Sollers (1936), leur chef de file, proclamait que « l'écriture est la continuation de la politique par d'autres moyens, et ces moyens sont spécifiques ». Ce qui semble signifier que l'écriture n'est pas le moyen d'expression d'idées, même subversives, mais une réalité autonome, douée de pouvoirs spécifiques. Il est de fait que pour certains de ces écrivains, il existe un usage marxiste de l'écriture qui ne serait après tout qu'une praxis, c'est-à-dire un pur et simple moyen d'action révolutionnaire. C'est ce que l'on appelle *l'écriture textuelle*, genre d'écriture où le texte en tant que tel est la finalité suprême de l'art d'écrire et peut porter en lui-même un message présumé révolutionnaire.

• **D'autres genres de projets...**

En un sens assez différent, Philippe Sollers lui-même et quelques autres romanciers comme Jean Thibaudeau (déjà cité p. 42), ont voulu non plus peut-être mettre l'écriture au service de la révolution, mais introduire la révolution dans l'écriture même, et faire du langage non plus le langage de la subversion, mais un langage subverti, par un bouleversement total de la structure logique des phrases, ainsi que des sens et des significations des mots. Le but de ce genre d'opération pourrait être double, d'une « duplicité » disjonctive. Ou il s'agirait, par ce désordre sciemment fabriqué, de procurer au lecteur « le plaisir de l'illisibilité » (sic), comme le dit Barthes dans *Le Plaisir du texte* (1973), ou tout au contraire de subvertir pour subvertir, de choquer et de scandaliser (le lecteur) à seul fin d'ouvrir la voie à une subversion radicale, comme d'ailleurs avait prétendu le faire le Surréalisme en d'autres temps. La question reste ouverte...

Deux textes significatifs

Une page de Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*
Le devoir de l'écrivain est de changer le monde

Écrire, c'est à la fois dévoiler le monde et le proposer comme une tâche à la générosité du lecteur. C'est recourir à la conscience d'autrui pour se faire reconnaître comme essentiel à la totalité de l'être ; c'est vouloir vivre cette essentialité par personnes interposées : mais comme d'autre part le monde réel ne se révèle qu'à l'action, comme on ne peut s'y sentir qu'en le dépassant pour le changer, l'univers du romancier manquerait d'épaisseur si on ne le découvrait dans un mouvement pour le transcender. On l'a souvent remarqué : un objet, dans un récit, ne tire pas sa densité d'existence du nombre et de la longueur des descriptions qu'on y consacre, mais de la complexité de ses liens avec les différents personnages ; il paraîtra d'autant plus réel qu'il sera plus souvent pris, manié et reposé, bref dépassé par les personnages vers leurs propres fins. Ainsi du monde romanesque, c'est-à-dire de la totalité des choses et des hommes : pour qu'il offre son maximum de densité, il faut que le dévoilement-création par quoi le lecteur le découvre-soit aussi engagement imaginaire dans l'action : autrement dit, plus on aura de goût à le changer, plus il sera vivant. L'erreur du réalisme a été de croire que le réel se révélait à la contemplation et que, en conséquence, on en pouvait faire une peinture impartiale. Comment serait-ce possible, puisque la perception même est partielle, puisque, à elle seule, la nomination est déjà modification de l'objet ? Et comment l'écrivain, qui se veut essentiel à l'univers pourrait-il vouloir l'être aux injustices que cet univers renferme ? Il faut qu'il le soit pourtant : mais s'il accepte d'être créateur d'injustice, c'est dans un mouvement qui les dépasse vers leur abolition. Quant à moi qui le lis, si je crée et maintiens à l'existence un monde injuste, je ne puis faire que je ne m'en rende responsable. Et tout l'art de l'auteur est pour m'obliger à créer ce qu'il dévoile, donc à me compromettre. À nous deux, voilà que nous portons la responsabilité de l'univers... Et

si l'on me donne ce monde avec ses injustices, ce n'est pas pour que je contemple celles-ci avec froideur, mais pour que je les anime de mon indignation. Si ce résultat est atteint, ce sera la preuve que l'écrivain aura atteint son but. Bien que la littérature soit une chose et la morale une tout autre chose, au fond de l'impératif esthétique, nous aurons perçu l'existence d'un impératif moral.

Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, 1948.

Un exemple de forme extrême de l'engagement : la littérature textuelle.

Voix fleur lumière

Voix fleur lumière écho des lumières cascade jetée dans le noir chanvre écorcé filet dès le début c'est perdu plus bas je serrais ses mains fermées de sommeil et le courant s'engorgea redevint starter le fleuve la cité des saules soie d'argent sortie du papier juste lin roseau riz plume coton dans l'écume 325 lumen de lumine en 900 remplacement des monnaies 1294 extension persane après c'est tout droit jusqu'à nos deltas ma fantaisie pour l'instant est de tout arrêter de passer les lignes à la nage brise matin feu lacs miroirs brouillant les feuillages calme d'eau marée on ne sait jamais l'aborder pourtant j'ai commencé je commence je prends la sphère commencée j'en viens j'y rêvais j'y vais commencement commencé tendu affalé sur elle et tenant ses poings dans mes mains elle dormait sec comme un caillou débranché pique dans son rêve et moi pensant xanadu voûte caverne mer sans soleil vagin sans retour...

Philippe Sollers, *Paradis*, Seuil, 1981.

Cité dans *La Littérature en France depuis 1968*, Bordas 1982.

Conclusion

La littérature engagée, nous l'avons vu, n'est pas née d'hier, même si la chose a existé avant le mot. Ce n'est que très tardivement dans l'histoire des idées, qu'il s'est trouvé un Jean-Paul Sartre pour créer la formule et lui donner une dynamique apparemment puissante. Les fondements théoriques en étaient solides et très convaincants et l'on pouvait croire en toute bonne foi que la littérature allait ainsi s'engager dans une voie féconde et intéressante. Aucune œuvre ni aucun écrit, malheureusement, n'ont répondu à cette attente et Sartre n'a point connu d'émules. Seuls, ses propres romans — *Les Chemins de la liberté* — et ceux de Simone de Beauvoir — *L'Invitée* et *Le Sang des autres* — peuvent passer pour des œuvres engagées. Peut-on dire que Roland Barthes, avec son « invention » de l'écriture, et plus tard Philippe Sollers et son groupe, avec la « littérature textuelle » aient ouvert les vrais chemins de l'engagement littéraire ? C'est fort douteux, et force nous est d'en conclure que l'art littéraire est rebelle à toute idée et à toute forme d'engagement, sinon que le simple fait d'écrire, c'est déjà, et très largement, s'engager.

Platon, *La République*
Les Hérésiarques du XVI^e siècle - La Réforme et le
Protestantisme - Calvin (1509-1564), *L'Institution
Chrétienne* (1541) - Drelincourt (1595-1669),
De la persévérance des saints (1625).
En Angleterre, Thomas Maurus (1478-1553),
Utopie (1518).
Les philosophes du XVIII^e siècle,
Rousseau et Condorcet
Au XIX^e siècle George Sand et Hugo
dans beaucoup d'œuvres.
Émile Zola, *Germinal* (1885)
Roger Martin du Gard, *Jean Barois* (1913)

Espace littéraire



Jean Paul Sartre
La Cause du peuple
Regis Debray (1940)
La Neige brûle
L'Indésirable
Philippe Sollers et la révolution par le langage
André Malraux, *Antimémoires* (1967)
Les Chênes qu'on abat (1971)

Parcours diachronique

À lire sur littérature et révolution

ARON Raymond, *L'Opium des intellectuels*, Calmann-Lévy, 1955.

BROCHIER J.-J., *Roger Vailland*, Lofeld, 1969.

CAUTE D., *Le Communisme et les intellectuels français de 1919 à 1939*, Gallimard, 1939.

RIEUNEAU M., *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, Klincksieck, 1974.

STÉPHANE Roger, *Portrait de l'aventurier* (André Malraux), Grasset, 1960.

TROTSKY Léon, *Littérature et révolution*, Paris, 1964.

Littérature et révolution

Lecture du schéma graphique

▷ Parcours diachronique - Littérature et révolution dans le passé

Dans l'Antiquité grecque : Platon (428-348 av. J.-C.), *La République* (369 av. J.-C.), œuvre « révolutionnaire ».

Au XVII^e siècle, certains hérésiarques, dans la mouvance de la Réforme et du Protestantisme — Calvin (1509-1564) : *L'Institution chrétienne* (1541) — En Angleterre : Thomas Morus (1478-1535), *Utopie* (1518), œuvre dite « communiste ».

Au XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) : *Le Contrat social* (1762), œuvre « révolutionnaire ».

Au XIX^e siècle, Victor Hugo (1802-1885), nombreuses œuvres, mais surtout *Les Misérables* (1862), Jean Valjan, chap. V, le discours d'Enjolras — George Sand (1804-1876) : nombreux écrits d'inspiration politique et sociale « avancée » — Jules Vallès (1832-1885) : *L'Insurgé* (1886) — Émile Zola (1840-1902) : *Germinal* (1885), œuvre socialiste ? *Fécondité* (1899), *Travail* (1901), *Vérité* (1903, posthume).

▷ Espace littéraire - Littérature et révolution entre 1920 et 1968

Anatole France (1844-1924) : quelques déclarations verbales et écrites exprimant une certaine adhésion aux objectifs de la Révolution russe de 1917 — Romain Rolland (1866-1944) : *Au-dessus de la mêlée* (1916) — Georges Duhamel (1884-1966) : *Le Voyage de Moscou* (1927) — Henri Barbusse (1873-1935) : *Le Couteau entre les dents* (1922), *Staline* (1935) — André Gide (1869-1951) : *Journal* (1920-1937), *Retour de l'URSS* et *Retouches à mon Retour de l'URSS* (1937) — Jean Guéhenno (1890-1978) : *Conversion à l'humain* (1931) — André Malraux (1901-1976) : *La Condition humaine* (1933), *L'Espoir* (1937) — Paul Éluard (1895-1952) : *Cours naturel* (1938), *Le Livre ouvert* (1942), *Poésie et vérité* (1942-1943), *Au Rendez-vous allemand* (1944), *Poèmes politiques* (1948) — Louis Aragon (1897-1982) : *Le Crève-Cœur* (1941), *La Diane française* (1944) — Jean-Paul Sartre (1905-1980) : *Les Mains sales* (1947) — Simone de Beauvoir (1908-1986) : *Les Mandarins* (1954) — Paul Nizan (1905-1940) : *Antoine Bloyé* (1933), *La Conspiration* (1938) — André Stil (1921) : *Dieu est un enfant* (1979) — Roger Vailland (1907-1965) : *La Loi* (1957).

▷ Suite du parcours diachronique - Littérature et révolution depuis 1968

Jean-Paul Sartre : *La Cause du peuple* — André Malraux : nombreuses déclarations publiques, *Antimémoires* (1967), *Les Chênes qu'on abat* (1971) — Régis Debray (1940) : *L'Indésirable* (1975), *La Neige brûle* (1977) — Philippe Sollers (1936) : nombreux articles dans la revue *Tel Quel* (fondée en 1960) sur le thème « la révolution doit se faire par l'écriture ».

Définition et caractères - Que signifie littérature et révolution ?

• Que faut-il entendre par « littérature et révolution » ?

Il ne saurait s'agir ici d'une littérature dite révolutionnaire, telle qu'elle fleurit, sous une forme plutôt journalistique, pendant la Révolution française, sous la plume d'un Camille Desmoulins, d'un Marat ou d'une Mme Roland. Il ne saurait s'agir non plus des œuvres de théoriciens révolutionnaires tels que le fut à cette époque un Gracchus Babeuf (1760-1797), fondateur du « babouvisme », sorte de socialisme agraire qu'il expose dans *Le Cadastre perpétuel* (1790) et dans son journal *Le Tribun du peuple*. Babeuf conspira contre le Directoire, fut arrêté et exécuté en 1797, laissant toutefois à la postérité cette phrase célèbre : « Les fruits de la terre sont à tous et la terre n'est à personne ».

• Quelques noms de théoriciens

À mesure que se développait la révolution industrielle, apparaissaient d'autres théoriciens inspirés par des formes à vrai dire très diverses de socialismes. Saint-Simon (1760-1825) créa dans les années 1830 une sorte de secte, le Saint-Simonisme, fondée sur les idées de justice sociale et d'étatisme. Son disciple Pierre Leroux (1797-1871) écrit *De l'humanité, de son principe et de son avenir* (1840). Charles Fourier (1772-1837) imagina une société idéale, vivant dans une résidence commune, le phalanstère, et s'occupant à des tâches successives et diverses selon l'humeur — supposée changeante — de chacun. Proudhon (1808-1865) a écrit *Qu'est-ce que la propriété ?* C'est le vol, répondait-il, quitte à prêcher par la suite certaines formes d'association.

Plus tard encore, la parution du *Manifeste communiste* de Karl Marx en 1848 suscite une nouvelle génération de théoriciens socialistes, partisans, zélés, commentateurs ou critiques du marxisme, de Jean Jaurès (1859-1914) à Louis Althusser (1918-1990)...

• Qu'est-ce alors qu'un « écrivain révolutionnaire » ?

Un écrivain révolutionnaire n'est en aucune façon un théoricien de la Révolution, mais un écrivain qui est très fortement influencé par une doctrine révolutionnaire — en fait le marxisme — et dont l'œuvre littéraire exprime clairement cette influence. De même qu'un François Mauriac a pu dire : « Je ne suis pas un romancier catholique, mais un catholique qui écrit des romans », la plupart de ces écrivains pourraient dire : « Je ne suis pas un romancier — ou un poète — révolutionnaire, mais un révolutionnaire qui écrit des romans — ou des poèmes ».

• Qu'est-ce donc qu'un révolutionnaire ?

Un révolutionnaire est celui qui, souhaitant un changement radical de la société, pense qu'un tel changement ne peut être obtenu que par la violence, allant jusqu'à la suppression physique de l'opposant. Un révolutionnaire ne recule devant rien pour réaliser son dessein. Là où d'autres préconisent une évolution plus ou moins rapide pour arriver au même résultat, le révolutionnaire souhaite l'emploi de moyens extrêmes et expéditifs.

• Qu'est-ce que la Révolution ? Sens, valeur et portée du mot

De prime abord se pose en effet une question essentielle qui est celle-ci : pour les écrivains dont nous allons parler, et quel que soit le degré de leur engagement, qu'est-ce que la Révolution ?

Au sens le plus littéral du mot, la Révolution est un bouleversement total et violent des structures politiques et sociales d'un État, ayant pour but de créer un régime nouveau et une société nouvelle. Ce mot a pris son plein sens et sa pleine valeur depuis la Révolution française de 1789 qui a parfaitement correspondu à cette définition ; définition qui a été totalement confirmée — plus d'un siècle après — par la Révolution bolchevique de 1917 en Russie.

• Une vision romantique

Comment expliquer alors, à partir de l'apparition de « cette grande lueur à l'Est » (la révolution russe, comme a dit Jules Romains), l'extraordinaire attrait et l'envoûtement irrésistible de ce mot

magique de Révolution sur tant d'intellectuels et d'écrivains de l'époque ? C'est sans doute, d'abord, une vision romantique, confuse mais exaltante : les foules en armes renversant et bouleversant barrières et défenses, prenant d'assaut les bâtiments publics, les sièges des gouvernements, les palais royaux et impériaux, pour en chasser et exterminer les tyrans, les despotes cruels, les exploiters cupides et impitoyables, et installer en leurs lieux et places la Justice, l'Équité, l'Égalité, la Générosité et la Bonté quittes à punir cependant, et sans aucun ménagement, les exploiters et les profiteurs du régime déchu, rêve que Zola a magnifiquement évoqué dans une page — d'ailleurs trop peu citée — de *Germinal*.

- **Une société juste**

La Révolution, c'est encore l'idée d'une société juste, où chacun a la place qu'il mérite, selon son travail, ses aptitudes, ou même seulement ses besoins, sans contraintes ni servitudes, hors de tout privilège de naissance, de fortune ou d'influence, une société où non seulement chacun est libre, mais se voit attribuer les moyens matériels d'exercer l'activité de son choix, au mieux de ses intérêts et de ceux de l'État, lesquels ne peuvent que coïncider, puisque l'individu, ainsi affranchi, ne trouve son accomplissement et son bonheur que dans et par un projet commun, celui du progrès général de la société.

- **Un objectif suprême : changer la vie**

Enfin et surtout, l'objectif suprême, celui qui suscite les plus grandes espérances et répond aux aspirations les plus profondes, c'est « changer la vie », selon cette formule de Rimbaud qui a fait fortune. Et l'on ne doute pas que la Révolution — révolution communiste en l'occurrence — changera la vie, ce qu'elle a déjà fait en partie, pense-t-on, là où elle a réussi.

- **Les deux sens de l'expression : un sens utopique et quasi-mystique**

Changer la vie, c'est en un sens premier faire régner le bonheur sur terre et y bâtir un Royaume, succédané inconscient peut-être de l'ancien Royaume messianique, idée issue de la tradition biblique et judéo-chrétienne, le Royaume de Dieu devenant ainsi le Royaume de l'Homme. Ce Royaume pourrait être aussi celui que nomme Jacques Monod à la fin de son livre *Le Hasard et la nécessité* (cf. p. 149), c'est-à-dire le Royaume de la Science et de la Connaissance. Certains philosophes ont conçu l'idée de ce Royaume : Leibniz parle du Règne de la Grâce, qu'il oppose au Règne de la Nature. Ce fut aussi l'idéal de l'hédonisme et de l'eudémonisme professés par des philosophes grecs comme Épicure et Aristippe. Ce serait plus simplement, en l'occurrence, le bonheur pour tous. Soit.

- **Un sens rationnel et humain**

Mais des écrivains, et surtout des intellectuels et des philosophes comme Sartre, voient dans la Révolution la perspective d'un plein épanouissement de l'homme en même temps que l'« horizon indépassable de la pensée humaine » (Sartre). La Révolution serait donc pour l'homme le moyen d'atteindre à la perfection de son être. Le marxisme serait une méthode de pensée infallible qui permettrait d'analyser et de comprendre, donc de maîtriser, tous les faits sociaux, jusques et y compris les situations personnelles dans la mesure où celles-ci ne font que refléter un état économique donné, lequel découle d'un rapport de production...

- **Un contexte historique favorable**

Il est évident que la floraison de « révolutionnaires écrivains » à partir des années 1920, était due à la Révolution russe de 1917 et à l'établissement d'un régime communiste dans ce pays. Le mot de Révolution prenait un sens concret, il désignait un événement politique d'une immense portée suivi de la transformation intégrale d'une société. De ce fait, les rêveries plus ou moins chimériques, plus ou moins abstraites des grands réformateurs sociaux du passé, se trouvaient très concrètement réalisées, au-delà même de toute espérance, dans un pays qui offrait l'exemple et le modèle d'une société socialiste. Du même coup, l'URSS et son régime devenaient la référence suprême et l'alibi indiscutable de toute pensée et de tout projet révolutionnaires.

Commentaire du schéma graphique

▷ Parcours diachronique - Littérature et révolution dans le passé

• Un État révolutionnaire : la République de Platon

De toute la culture antique, c'est assurément *la République* de Platon que l'on peut considérer comme une œuvre authentiquement révolutionnaire — au sens purement abstrait du mot — dans la mesure où elle imagine une forme absolument nouvelle de société. Société théorique, d'ailleurs, fondée sur des idées, des principes et des projets extrêmement rigoureux. Les citoyens sont divisés en castes étroitement spécialisées, dont l'activité et l'existence même n'ont d'autre but que le bien de l'État, sans aucune recherche de bonheur ou d'agrément individuels. La propriété privée étant pratiquement interdite, tout enrichissement personnel est impossible et la cupidité est inconcevable.

• Un communisme social et familial

La famille n'existe pas : les femmes sont propriété commune ainsi que les enfants. Mais la disposition la plus sévère, et peut-être la plus étrange est la prohibition totale de toute poésie et de toute littérature dans cette république, comme dangereuses pour l'imagination. Seuls les philosophes ont le droit de cité, et même le droit et le devoir de gouverner cette cité comme étant indiscutablement les plus capables. Jamais ce projet de République idéale ne connut un commencement d'application. Il est difficile, au demeurant, d'apprécier les idées de Platon, parce que ce philosophe avait deux enseignements, l'un extérieur et public, l'autre secret, réservé à quelques adeptes. Or les écrits que nous possédons semblent n'appartenir qu'à sa doctrine publique, et par conséquent élémentaire.

• En Angleterre : Thomas More (1478-1535), un saint communiste ?

Cette question est à peine une boutade. Thomas More ou Morus, chancelier d'Angleterre décapité par Henry VIII, fut canonisé par l'Église catholique. Son *Utopie* (1516) est un projet de cité idéale, où l'on pratique le partage des biens et où règne une frugalité et une simplicité absolues. On admet toutefois un épicurisme modéré et un certain usage des plaisirs de l'esprit et du corps, le plus grand plaisir du corps étant la santé. Celle-ci a tant de prix que l'on admet et même recommande un « doux suicide » pour les malades. Cette cité idéale resta à jamais fictive.

• Genève, cité idéale ?

Jean Calvin (1509-1564) exige une importante révolution morale — condition nécessaire de la révolution religieuse que sera le Protestantisme — dans son *Institution chrétienne* (1541), dont les principes ont régenté, ou tout au moins fortement influencé le régime social et civil de Genève, devenue la métropole du protestantisme.

• Les idées « avancées » de Rousseau

Au XVIII^e siècle, *le Contrat social* (1762) de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), par l'exposé et l'apologie qu'il présente du système démocratique, est assurément pour son époque une œuvre théoriquement révolutionnaire, qui non seulement inspirera les idéaux de 1789, mais exercera une action décisive sur l'évolution de la pensée morale et politique du monde moderne. Outre cette œuvre, de nature purement théorique, on peut considérer qu'un certain esprit de revendication sociale, sinon politique, imprègne la totalité des écrits de Jean-Jacques Rousseau.

Au XIX^e siècle, Victor Hugo (1802-1885) n'est ni un écrivain et poète révolutionnaire, ni même un révolutionnaire poète ou écrivain : il lui arrive de mettre en scène des chefs d'insurrection, tel Enjolras dans *Les Misérables* (1862), qu'il campe admirablement, mais sans épouser vraiment leurs idées, se contentant de prêcher pour plus de justice, et surtout plus d'équité.

George Sand (1804-1876), sans avoir jamais composé d'écrits théoriques, s'est adonnée à une certaine activité journalistique en 1848 pour soutenir la cause du peuple, mais très choquée par la

répression qui suivit les journées de juin 1848, elle déclara « ne plus croire en une république qui faisait fusiller ses prolétaires ». De fait, elle se montra assez indifférente aux événements qui suivirent.

- **Jules Vallès (1832-1885), un modèle de révolutionnaire écrivain**

Jules Vallès est en effet très représentatif du révolutionnaire écrivain, conditionné par son milieu, qui lui valut une enfance sombre et triste, et marqué par le climat politique du XIX^e siècle, celui de la montée du socialisme et de la revendication populaire qui culmineront avec la Commune. La générosité passionnée de Vallès inspire son action politique comme membre influent de la Commune, et aussi son activité littéraire qui s'exprime dans des ouvrages très engagés et d'une lecture très prenante, tels que *L'Insurgé* (1896).

- **Émile Zola socialiste ?**

Zola (1840-1902), était-il ou non socialiste ? On serait tenté de répondre : de cœur oui, d'esprit non, car on ne saurait confondre une sensibilité riche et généreuse, littérairement très féconde, avec l'adhésion pesée et mûrie à une théorie sociale abstraite et rigoureuse. En tout cas, l'auteur de *Germinal* (1885) déclina toujours les offres et les sollicitations parfois flatteuses dont il fut l'objet à cet égard.

▷ Espace littéraire - Littérature et révolution entre 1920 et 1968

Avec l'après-guerre de 1914-1918, on entre dans une ère tout à fait nouvelle sur le plan politique, social, économique et — assez curieusement — intellectuel, avec la révolution bolchevique de 1917 et son résultat : l'établissement d'un régime communiste dans un très grand pays, la Russie, l'ancienne Russie impériale et tsariste devenue Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Ce nouveau régime apparaît comme application rigoureuse des doctrines et des principes exposés par Karl Marx (1818-1883) dès le *Manifeste communiste* de 1848 et réaffirmés à maintes reprises, en particulier dans *Le Capital* (1894), véritable somme du communisme.

- **La fascination communiste**

L'influence du communisme — ainsi réalisé — sur nombre d'intellectuels et d'écrivains français est très grande dès les années 1920. Beaucoup pensent avoir trouvé dans cette réalisation concrète des anciens et nombreux projets socialistes une image exemplaire de la société idéale, ou tout au moins de la société future, à laquelle d'ailleurs conduisent inévitablement, croient-ils, les contradictions, les fautes et les injustices du régime capitaliste.

- **L'équivoque surréaliste**

Le mouvement surréaliste (cf. p. 13) mérite à lui seul une mention spéciale. Outre le fait de sa concomitance historique avec le communisme, le surréalisme n'avait — apparemment — que des raisons de sympathiser profondément avec le communisme : même remise en question brutale et violente des normes et des cadres de la « pensée bourgeoise », même messianisme humain d'un côté, social de l'autre, même désir de créer un monde nouveau ouvrant aux individus et aux sociétés un champ d'action illimité, tant dans le domaine de l'art que des réalisations matérielles. Bref, c'était grâce à l'un comme à l'autre un moyen de vivre totalement. Tel était du moins le point de vue d'André Breton et de quelques membres du groupe. Mais on déchantait rapidement, et l'on comprit qu'une grave équivoque avait présidé à cette fausse alliance. Les buts poursuivis n'étaient décidément pas les mêmes et encore moins les méthodes : on se sépara sur des propos peu amènes. Seuls Aragon et Éluard, principalement, quittèrent le surréalisme et optèrent définitivement pour le communisme.

- **Quelques grands noms**

Anatole France (1844-1924) ne laissa pas de surprendre son public par certaines déclarations de sympathie à l'égard de l'Union Soviétique et de son régime. Il est pourtant vrai que cet écrivain n'avait jamais cessé, à travers sa critique sociale et politique, d'aspirer à un progrès dont il crut voir un

exemple dans le nouveau régime de ce pays. Mais il dénonça et stigmatisa les premiers grands procès de Moscou, s'attirant ainsi les critiques violentes des surréalistes (alors en idylle avec le communisme), parce qu'ils voyaient en Anatole France l'incarnation des valeurs humanistes ! Au demeurant, l'auteur de *M. Bergeret* n'avait-il pas écrit :

Je ne veux pas renoncer à la liberté délicieuse de m'égarer, de me perdre et de perdre mon âme. Je veux pouvoir me tromper chaque fois que j'en aurai envie.

Romain Rolland (1866-1944), auteur célèbre de *Jean-Christophe* (1912), et qui avait toujours exprimé des opinions pacifistes, jugées paradoxales, voire scandaleuses dans *Au-dessus de la mêlée* (1916), adhéra explicitement au communisme en 1927, sans toutefois s'y engager totalement, se bornant à être — par anticipation — un « compagnon de route » du parti communiste.

Georges Duhamel (1884-1966), dans sa longue quête d'un humanisme laïque, aussi éloigné des idéaux politiques que de toute obédience religieuse, a pu faire l'expérience du *Voyage de Moscou*, en 1927, pour récuser en connaissance de cause le principe de la dictature, si bien intentionnée — verbalement — soit-elle. C'est ainsi qu'il dira, parlant des condamnations à mort politiques prononcées dans ce pays : « Les chiffres publiés débordent les chétifs pouvoirs de notre compassion ».

Henri Barbusse (1873-1935), auteur du *Feu* (cf. p. 161), exprime pour sa part une adhésion sans réserve à l'Union Soviétique, à ses doctrines et à son régime, au point d'aller s'y établir définitivement et d'y mourir en 1935 ; *Le Couteau entre les dents* (1932) et *Staline* (1935) sont les derniers témoignages d'une confiance aveugle en un système politique qui lui paraît réaliser très concrètement l'idéal pacifiste et humanitaire auquel il avait voué sa vie.

André Gide (1869-1951) représente, pour cette riche période de l'entre-deux guerres, le cas le plus intéressant peut-être d'un écrivain « bourgeois » attiré et séduit par le communisme — au grand dam de son entourage — jusqu'à prendre les positions les plus nettes et les plus affirmées à cet égard. Gide, au nom de son insatisfaction et de son inquiétude chroniques (cf. p. 78) causées en fait par l'extrême rigorisme de son éducation, a cru trouver l'affranchissement dans de nouvelles structures sociales, au point de déclarer en 1935 : « Ce n'est que dans une société communiste que l'individu peut s'épanouir librement ». *Le Retour d'U.R.S.S.* publié deux ans après, en 1937, devait apporter de très sérieux correctifs à cette affirmation, correctifs qui ne furent guère atténués eux-mêmes par les *Retouches à mon Retour d'URSS*. Ce fut en tout cas pour Gide le début d'une prudente réserve dont il ne se départit plus par la suite.

• André Malraux (1901-1976) - Humanisme et révolution

L'auteur de *La Condition humaine* (Prix Goncourt 1933), un des romans d'action les plus célèbres de l'entre-deux guerres, excelle à exprimer la conviction et l'idéalisme révolutionnaires, mais non uniquement motivés par des projets ou des objectifs politiques, moins encore par de pures idées tactiques ou stratégiques. Malraux n'est pas et n'a jamais été communiste : il est seulement, mais plus que quiconque, l'écrivain de la Révolution pour la Révolution. Toutefois Malraux exprime également une profonde estime pour l'homme, l'individu humain qui conçoit et exécute les actes du révolutionnaire. Ces actes, en effet, ne sont pas vides de sens ni ne se limitent à eux-mêmes, car leur fin suprême c'est la dignité de l'homme, dignité qu'il faut promouvoir et défendre à tout prix, bien que la fatalité, le destin et la mort aient presque toujours le dernier mot. Il ne serait donc pas faux de dire qu'il existe chez Malraux un certain nihilisme, mais ce nihilisme n'est pas le terme extrême de l'action, ce terme extrême étant l'homme et sa dignité. Toute l'habileté et le talent de Malraux consistent à ne jamais dissocier humanisme et révolution.

• Les partisans décidés : Aragon et Éluard

Louis Aragon (1897-1982) et Paul Éluard (1895-1952) sont de parfaits exemples de poètes et écrivains politiquement et révolutionnairement engagés... Ils prirent donc part à l'aventure surréaliste (cf. p. 17), avec la totale conviction qu'ils allaient changer l'homme, le monde et la vie. C'est alors que tout naturellement ils s'avisèrent qu'un ralliement au parti communiste était pour le surréalisme le moyen le plus simple et le plus commode d'atteindre ses objectifs. On sait ce qu'il advint de cette

alliance. Louis Aragon, Paul Éluard ensuite quitterent le groupe surréaliste et optèrent décidément pour le communisme le plus orthodoxe où ils devaient trouver l'élément essentiel de leur inspiration, avec une constance qui n'a jamais cessé. De très nombreux poèmes et recueils d'Aragon et Éluard témoignent de cet attachement inconditionnel. Citons pour Aragon *La Diane française* (1945), *En étrange pays dans mon pays lui-même* (1945), et surtout *Le Roman inachevé* (1956), témoignage sincère, aveu presque confidentiel sur les troubles de conscience du poète provoqués par les inquiétantes fluctuations politiques tant intérieures qu'extérieures de l'Union Soviétique. Il n'empêche que, comme le dit l'auteur :

| Ce fut, au bout du compte, un merveilleux printemps

Ce vers pourrait servir de conclusion au recueil...

Éluard adhéra plus tard au parti communiste, en 1937, lors de la guerre d'Espagne, et il est certain que de cet engagement procède l'inspiration très spécifique des grands poèmes de *Poésie et Vérité* (1942) — est-il besoin de citer *Liberté ?* — de *Au Rendez-vous allemand* (1944), et des *Poèmes politiques* (1948).

• Dans la mouvance...

Un universitaire et écrivain tel que Jean Guéhenno (1890-1978), représenterait assez heureusement l'engagement réfléchi d'un intellectuel qui, sans se laisser aveugler par l'éclat trompeur des systèmes, voire des utopies politiques, non plus que par la fascination de l'action directe, pose les grands problèmes sociaux et humains du siècle. L'auteur de *Caliban parle* (1927), de *Conversion à l'humain* (1931), de *Changer la vie* (1961), s'interroge sur le sens et la portée de la culture, culture trop souvent confisquée et détournée au profit d'idéologies politiques ou simplement d'intérêts de classe, alors que sa finalité est justement et par excellence de changer la vie.

• L'« ère sartrienne »

Dès la fin de la Seconde guerre mondiale, la littérature d'inspiration révolutionnaire entre dans une autre phase avec l'apparition de la « pensée sartrienne » qui donne un sens tout à fait nouveau à l'inspiration révolutionnaire et au mot même de révolution. Comme nous l'avons vu (cf. p. 106), selon l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, l'engagement est une obligation en même temps qu'une nécessité inéluctable, et cet engagement ne doit et ne peut être que politique — surtout pour l'écrivain dont l'acte d'écrire est déjà, de par sa seule nature, un engagement. Il s'ensuit que l'œuvre entière de Sartre est le reflet fidèle de son option politique, laquelle est d'inspiration marxiste, vu que le marxisme est pour Sartre « l'horizon indépassable de la pensée humaine »...

• Les Mains sales (1948)

L'œuvre la plus typique de Sartre est à cet égard *Les Mains sales*. Bien que cette pièce ait pu passer pour anticommuniste (ce qu'elle est peut-être dans une certaine mesure), elle expose avec une admirable sobriété le mécanisme implacable de la stratégie marxiste, qui ne recule devant rien pour atteindre finalement ses objectifs, quitte à revenir sur une décision prise, à réhabiliter celui qu'elle avait condamné (Hoederer), et à condamner l'exécuteur qu'elle avait commis à cet effet (Hugo). Sartre n'en poursuivra pas moins son inutile dialogue avec les communistes, lesquels ne cesseront jamais de le récuser.

Nous retrouvons également dans cette mouvance Simone de Beauvoir (1908-1986) qui suivra Sartre avec une inébranlable fidélité sur la voie incertaine et cahoteuse du marxisme, cette voie qui sera à jamais, pour l'un comme pour l'autre, une impasse. Rappelons quelques ouvrages déjà cités : *L'Invitée* (1943), *Le Sang des autres* (1944), *Le Deuxième sexe* (1949), *Les Mandarins* (1954).

• Quelques émules ou épigones

André Stil, Paul Nizan, Roger Vailland sont des « écrivains communistes », honorables, certes, et même doués de quelque talent, mais de moindre qualité que les précédents. Leur — plus ou moins — stricte obédience politique qui a pu leur valoir l'estime, acquise d'avance, d'un certain public ne saurait faire oublier que la valeur ne se mesure pas à ce genre de critère... André Stil dans *Dieu est*

un enfant (1979), nous livre le simple récit d'une enfance pauvre, mais paisible et heureuse, dans un décor et un environnement qui ne vont pas sans rappeler *Germinal*, de Zola. Paul Nizan (1905-1940), contemporain et camarade de Sartre, nous offre, dans *Antoine Bloyé* (1933) et *La Conspiration* (1938) une image assez saisissante du monde vu et perçu à travers la grille de l'analyse marxiste. Roger Vailland (1907-1965) présente dans *La Loi* (1957) le tableau d'une société impitoyablement hiérarchisée et injuste où les pauvres sont écrasés.

▷ Suite du parcours diachronique - Littérature et révolution depuis 1968

• Un grand désarroi

La grande crise de 1968, aux conséquences sociales et politique si importantes, sembla frapper de stérilité une bonne partie de la production littéraire. Les « révolutionnaires écrivains » sont apparemment plus atteints que les autres par un mouvement qui, on ne sait trop pourquoi, semble les avoir dépassés, ou tout au moins pris au dépourvu. On constate en effet des silences et des retournements inattendus...

• La « conversion » de Sartre - *La Cause du peuple*

L'attitude la plus surprenante est celle de Jean-Paul Sartre, qui opère une volte-face complète par rapport à certaines de ses positions antérieures. L'homme dont la devise était « *Nulla dies sine linea* » (pas un jour sans une ligne) répudie totalement la littérature, et en particulier la littérature politiquement engagée, au profit d'une action purement verbale, physique, dirait-on, pour « la cause du peuple », et c'est là justement le titre du journal, par lui fondé, dont il voudrait faire un brûlot, et qu'il va vendre à la criée aux portes des usines ! Malheureusement, le brûlot fait long feu et n'enflamme personne... Sartre se cantonnera désormais dans un autre genre d'ouvrages, engagés eux aussi, mais sur un plan plus psychologique et sociologique que politique, tels que *L'Idiot de la famille* (1972), biographie de Flaubert très construite, très pensée et riche de sens.

• L'évolution de Malraux

André Malraux était certes un révolutionnaire-né qui avait toujours écrit et vécu pathétiquement, sans toutefois appeler clairement à une révolution bien définie. Il s'agissait pour lui avant tout de se dépasser — fût-ce dans des actes extrêmes — pour défendre la dignité de l'homme. Cet idéal assez large, Malraux pensa qu'il pouvait être atteint et réalisé dans l'adhésion à un certain projet politique représenté et incarné par le Général de Gaulle. C'est ainsi qu'André Malraux devint le poète, le chantre, disons même le barde du gaullisme, en une allégeance totale et qui ne se démentit jamais. Cette option — définitive donc — s'exprime et s'affirme tant à travers de nombreux discours que dans ses derniers ouvrages : les *Antimémoires* (1967), *Les Chênes qu'on abat* (1975).

• Un astre solitaire : Régis Debray (1940)

Apparaît alors, dans la foulée de 1968, un jeune écrivain dont les tribulations chez les « guerilleros » d'Amérique du Sud défraient un temps la chronique. Mais ces aventures heureusement terminées, à la satisfaction générale, inspirent à ce jeune homme plusieurs très bons romans exprimant à la fois ses déconvenues personnelles, en tant que révolutionnaire idéaliste, mais aussi une brillante et pénétrante analyse des problèmes et des mentalités des gens de là-bas — révolutionnaires ou non — si étrangers aux Occidentaux qu'incurablement nous sommes ! (*L'Indésirable* 1975, *La Neige brûle* 1977).

• Un appoint inattendu : Philippe Sollers (1936)

La présence de Philippe Sollers a ici de quoi surprendre : on sait que cet écrivain ne fit jamais profession de « révolutionnarisme » ni ne s'en donna les apparences ! Pourtant, si l'on se réfère à ce qui fut dit de lui sur le point de « La Littérature engagée » (p. 110), on comprend les raisons de cette résurgence. Philippe Sollers n'a-t-il pas proclamé, dans la revue *Tel Quel* et autres écrits, que « La Révolution devait se faire maintenant par le langage et uniquement par le langage ». Ces déclarations

déjà anciennes (elles remontent aux années 1965-70), prennent à vrai dire une singulière actualité et connaissent un regain de signification depuis la chute du communisme en 1989. Il est certain que ce grand événement historique ayant tari à sa source l'inspiration révolutionnaire, jusqu'alors assez bien représentée, les écrivains qui persistent à se réclamer de ce courant devront entrer dans les vues de Philippe Sollers, ci-dessus exprimées, et qui se résumaient dans la formule « l'écriture est la continuation de la politique par d'autres moyens ». Il n'est alors que de transposer cette phrase en : « L'écriture est la continuation de l'inspiration révolutionnaire par d'autres moyens ».

Quelques textes significatifs

Victor Hugo : *Les Misérables* — Le discours d'un révolutionnaire à ses troupes en 1832.

Citoyens ! Nous allons à l'union des peuples ; nous allons à l'unité de l'homme. Plus de fictions, plus de parasites. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe, et, plus tard, au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence... Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, par notre défaite aussi bien que par notre victoire, c'est une révolution que nous allons faire. De même que les incendies éclairent toute la ville, les révolutions éclairent tout le genre humain. Et quelle révolution ferons-nous ? Je viens de le dire, la révolution du Vrai. Au point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe : la souveraineté de l'homme sur lui-même. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle Liberté. Là où deux ou plusieurs de ces souverainetés s'associent commence l'état. Mais dans cette association il n'y a nulle abdication. Chaque souveraineté concède une certaine quantité d'elle-même pour former le droit commun. Cette quantité est la même pour tous. Cette identité de concession que chacun fait à tous s'appelle Égalité. Le droit commun n'est pas autre chose que la protection de tous rayonnant sur le droit de chacun. Cette protection de tous sur chacun s'appelle Fraternité. Le point d'intersections de toutes ces souverainetés qui s'agrègent s'appelle société. Cette intersection étant une jonction, ce point est un nœud. De là ce qu'on appelle le lien social. Quelques-uns disent contrat social ; ce qui est la même chose, le mot contrat étant étymologiquement formé avec l'idée de lien. Entendons-nous sur l'égalité ; car si la liberté est le sommet, l'égalité est la base. L'égalité, citoyens, ce n'est pas toute la végétation à niveau, une société de grands brins d'herbe et de petits chênes ; un voisinage de jalousies s'entre-châtrant ; c'est, civilement, toutes les aptitudes ayant même ouverture ; politiquement, tous les votes ayant le même poids ; religieusement, toutes les consciences ayant le même droit. L'égalité a un organe : l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous, c'est là la loi. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! lumière ! lumière ! tout vient de la lumière et tout y retourne. Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux !

Les Misérables, Jean Valjan chapitre V, « Quel horizon on voit du haut de la barricade ».

André Gide, *Journal*, 26 février 1932 — Sur le communisme

Que les idées de Lénine et de Staline puissent triompher des résistances que les Etats d'Europe cherchent à leur opposer, c'est ce qui commence à leur apparaître ; et cela les emplit de terreur. Mais qu'il puisse être souhaitable que ces idées triomphent, voilà ce qu'ils refusent d'envisager. Il y a beaucoup de sottise, beaucoup d'entêtement dans l'humanité puisse changer, qu'une société puisse se former sur des bases différentes de celles qu'ils ont toujours connues (alors même qu'ils les déplorent), que l'avenir puisse ne pas être une reprise et une reproduction du passé. « Tout recommence et il ne se peut rien de nouveau », disent-ils, ou alors : « Si ce fameux plan devait réussir, cela m'enlèverait le goût de vivre ». Moi, c'est au contraire s'il échoue. Ne plus aller simplement devant soi, mais se diriger vers quelque chose... Satisfaction indicible ! Mais n'étais-je pas conquis au parti dès avant qu'il ne se formât et ne formulât ses doctrines ? Et si mes souhaits trop souvent demeuraient imprécis, n'était-ce pas aussi que la réalité m'en paraissait par trop distante ? De cœur, de tempérament, de pensée, j'ai toujours été communiste. Mais j'avais peur de ma propre pensée, et, dans mes écrits, m'efforçais plus de la cacher que de la dire. J'écoutais trop

autrui et lui donnais beaucoup plus de crédit qu'à moi-même, autant par sympathie que par défiance de moi, par incurable modestie, par crainte « d'abonder dans mon sens ». Les événements de là-bas s'en chargent, et je leur suis reconnaissant de m'y pousser.

Que la société capitaliste ait pu chercher appui dans le christianisme, c'est une monstruosité dont le Christ n'est pas responsable ; mais le clergé. Celui-ci a si bien annexé le Christ qu'il semble que l'on ne puisse aujourd'hui se débarrasser du clergé qu'en rejetant le Christ avec lui.

La foi de certains reste si vive qu'ils voient distinctement le Christ pleurer de cet abandon. Comment cet abandon ne leur paraît-il pas abominable ?

Journal 26 février 1932, Gallimard, 1948.

André Malraux. *La Condition humaine*

Pensées d'un terroriste avant l'action

Il fallait que le terrorisme devint une mystique. Solitude, d'abord : que le terroriste décidât seul, exécutât seul ; toute la force de la police est dans la délation ; le meurtrier qui agit seul ne risque pas de se dénoncer lui-même. Solitude dernière, car il est difficile à celui qui vit hors du monde de ne pas rechercher les siens. Tchen connaissait les objections opposées au terrorisme : répression policière contre les ouvriers, appel au fascisme. La répression ne pourrait être plus violente, le fascisme plus évident. Et peut-être Kyo et lui ne pensaient-ils pas pour les mêmes hommes. Il ne s'agissait pas de maintenir dans leur classe, pour la délivrer, les meilleurs des hommes écrasés, mais de donner un sens à leur écrasement même : que chacun s'instituât responsable et juge de la vie d'un maître. Donner un sens immédiat à l'individu sans espoir et multiplier les attentats, non par une organisation, mais par une idée : faire renaître des martyrs. Pei, écrivain, serait écouté parce que lui, Tchen, allait mourir ; il savait de quel poids pèse sur toute pensée le sang versé pour elle. Tout ce qui n'était pas son geste résolu se décomposait dans la nuit derrière laquelle restait embusquée cette automobile qui arriverait bientôt. La brume, nourrie par la fumée des navires, détruisait peu à peu au fond de l'avenue les trottoirs pas encore vides ; des passants affairés y marchaient l'un derrière l'autre, se dépassant rarement, comme si la guerre eût imposé à la ville un ordre tout-puissant. Le silence général de leur marche rendait leur agitation presque fantastique. Ils ne portaient pas de paquets, d'éventaires, ne poussaient pas de petites voitures ; cette nuit, il semblait que leur activité n'eût aucun but. Tchen regardait toutes ces ombres qui coulaient sans bruit vers le fleuve, d'un mouvement inexplicable et constant ; n'était-ce pas le Destin même, cette force qui les poussait vers le fond de l'avenue où l'arc allumé d'enseignes à peine visibles devant les ténèbres du fleuve semblait les portes mêmes de la mort ? Enfoncés en perspectives troubles, les énormes caractères se perdaient dans ce monde tragique et flou comme dans les siècles ; et, de même que si elle fût venue, elle aussi, non de l'état-major mais des temps bouddhiques, la trompe militaire de l'auto de Chang-Kai-Shek commença à retentir sourdement au fond de la chaussée presque déserte. Tchen serra la bombe sous son bras avec reconnaissance. Les phares seuls sortaient de la brume. Presque aussitôt, précédée de la Ford de garde, la voiture entière en jaillit ; une fois de plus il sembla à Tchen qu'elle avançait extraordinairement vite. Trois pousses obstruèrent soudain la rue, et les deux autos ralentirent. Il essaya de retrouver le contrôle de sa respiration. Déjà l'embarras était dispersé. La Ford passa, l'auto arrivait : une grosse voiture américaine, flanquée de deux policiers accrochés à ses marchepieds ; elle donnait une telle impression de force que Tchen sentit que, s'il n'avancait pas, s'il attendait, il s'en écarterait malgré lui. Il prit sa bombe par l'anse comme une bouteille de lait. L'auto du général était à cinq mètres, énorme. Il courut vers elle avec une joie d'extatique, se jeta dessus, les yeux fermés.

La Condition humaine, quatrième partie, Gallimard, 1933.

Louis Aragon. *La Diane française*. Du poète à son parti

Mon parti m'a rendu mes yeux et ma mémoire
 Je ne savais plus rien de ce qu'un enfant sait
 Que mon sang fût si rouge et mon cœur fût français
 Je savais seulement que la nuit était noire
 Mon parti m'a rendu mes yeux et ma mémoire
 Mon parti m'a rendu le sens de l'épopée

Je vois Jeanne filer Roland sonne le cor
C'est le temps des héros qui renaît au Vercor
Les plus simples des mots font le bruit des épées
Mon parti m'a rendu le sens de l'épopée

Mon parti m'a rendu les couleurs de la France
Mon parti mon parti merci de tes leçons
Et depuis ce temps-là tout revient en chansons
La colère et l'amour la joie et la souffrance
Mon parti m'a rendu les couleurs de la France

La Diane française, Louis Aragon, Paris, 1946.

Paul Éluard, *Au Rendez-vous allemand* Gabriel Péri

Un homme est mort qui n'avait pour défense
Que ses bras ouverts à la vie
Un homme est mort qui n'avait d'autre route
Que celle où l'on hait les fusils
Un homme est mort qui continue la lutte
Contre la mort contre l'oubli

Car tout ce qu'il voulait
Nous le voulions aussi
Nous le voulons aujourd'hui
Que le bonheur soit la lumière
Au fond des yeux au fond du cœur
Et la justice sur la terre

Il y a des mots qui font vivre
Et ce sont des mots innocents
Le mot chaleur le mot confiance
Amour justice et le mot liberté
Le mot enfant et le mot gentillesse
Et certains noms de fleurs et certains noms de fruits
Le mot courage et le mot découvrir
Et le mot frère et le mot camarade
Et certains noms de pays de villages
Et certains noms de femmes et d'amis
Ajoutons-y Péri
Péri est mort pour ce qui nous fait vivre
Tutoyons-le sa poitrine est trouée
Mais grâce à lui nous nous connaissons mieux
Tutoyons-nous son espoir est vivant.

Le Rendez-vous allemand 1944, Seghers, Paris, 1944.

Régis Debray, *L'Indésirable* Propos désenchantés d'un révolutionnaire

La vertu d'un révolutionnaire serait-elle proportionnelle au nombre et à l'importance des questions qu'il refuse de se poser ? En tête des interrogations interdites : celle qui a trait au sens de ce mot « Révolution » dont il a fait sa vie et qui le fera mourir. Ce grand mot d'or et de flammes parcouru d'éclairs, d'étincelles, de femmes en noir courant éperdues sous les balles, on entend le crépitement de la mitraille au loin, les rideaux flottent aux fenêtres des maisons abandonnées, c'est le tonnerre qui se rapproche ou bien le galop des chevaux fous dévalant les rues désertes. Mot de braise et de haut luxe, apothéose et apocalypse, arc-en-ciel jailli des décombres fumants de Babylone, lumière d'aurore éblouissant une fin de monde, noyant la fin d'un monde dans le frissonnement mouillé d'un matin d'été brumeux sur une plage de sable noir, dans la grande stupeur dorée de l'air après le cyclone, immobile et pantelant au-dessus des champs inondés, des ramures foudroyées, des maisons de plâtre où les vitres soufflées accrochent aux façades des étoiles de vide que reflètent lacs et fondrières, tandis que les eaux torrentueuses des collecteurs charrient à ciel ouvert porcs, poulaille et soldats gonflés à l'œil blanc. Mot de souffrances et de magnificences qui ne déploie ses fastes gutturaux, son velours, ses langues de feu qu'au sortir d'une gorge d'hidalgo, de paysan d'Estremadure — mot qui ne frémit vraiment qu'en espagnol. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Pour quoi faire ? À quel coût ? Dans quel but ?

Questions ineptes. Moins de profanateurs que de profanes. Impertinences peut-être pertinentes du dehors, mais sans rapport avec le sujet. Car l'activité d'un révolutionnaire est trop désintéressée pour s'abaisser jusqu'à réfléchir sur l'utilité, le résultat, les limites des révolutions. Il nous suffit de bien exercer notre profession, seuls les amateurs ont loisir de s'interroger dessus. Des interrogations de ce genre, outre qu'elles saperaient notre énergie, priveraient la révolution de tout son sens en la soumettant aux minables juridictions de l'efficacité, apanage de ceux qui ne la font pas... Les derniers artistes vraiment modernes sont les révolutionnaires professionnels : eux seuls savent rire d'eux-mêmes. Ils ont mis le feu une fois pour toutes à cette suprême et dérisoire illusion du vouloir-vivre, ultime vanité du moi, qu'est l'idée même d'une œuvre, d'une trace, d'une mémoire.

L'Indésirable, Seuil, 1975.

Conclusion

Il a existé de tout temps de grandes œuvres littéraires exprimant des conceptions théoriquement révolutionnaires en matière d'organisation de ce qui devait être, selon elles, la cité idéale. En fait, c'est seulement au XIX^e siècle, à la suite de la révolution industrielle, que sont nés un esprit et une inspiration nettement révolutionnaires, orientés l'un et l'autre vers le socialisme, à la fois doctrine et idéal encore fort imprécis.

Mais la situation changea radicalement lorsqu'apparut « la grande lueur à l'Est », c'est-à-dire la révolution bolchevique de 1917 et l'établissement d'un régime communiste dans ce qui devint alors l'Union Soviétique. Nombre d'intellectuels et d'écrivains exprimèrent de façon directe ou diffuse leur sympathie pour cet événement qui marquait aux yeux de certains le début d'une ère nouvelle. La fin de la Seconde guerre mondiale, en 1945, et la victoire de l'Union soviétique sur l'Allemagne nazie provoquèrent un regain d'intérêt et de sympathie pour l'idée révolutionnaire, sous l'influence déterminante de Jean-Paul Sartre. Mais cette influence déclinait fortement après les événements de mai 1968, jusqu'à son extinction à peu près totale avec la chute du communisme en 1989. L'avenir nous dira si la révolution par le langage prônée et annoncée par Philippe Sollers connaîtra ou non un semblant de réalisation.